

**XVI^e CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ANTHROPOLOGIE**

BRUXELLES - 1935

*J. Monnier Liseat
à la Bibliothèque
Société*

**Essai de classification de folklore
à l'aide d'un inventaire
social-économique**

M. B. Nikitine

par

M. B. NIKITINE

(Paris)



BRUXELLES

IMPRIMERIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE (Société Anonyme)

34, rue Botanique, 34

1936

INSTITUT KURDE DE PARIS
ENTRÉE N° 819

0
NIX

**FONDS
ROGER ESCOFF**

**Essai de classification de folklore à l'aide
d'un inventaire social-économique**

par M. B. NIKITINE
(Paris).

Toute œuvre originale de folklore, en tant que due à la création populaire collective échappant à quelque plan préconçu et à une structure ordonnée, présente un ensemble souvent incohérent et diffus dans lequel se reflète bien son caractère organique et point artificiel soumis à des règles littéraires. On sent en quelque sorte que tel thème folklorique en se transmettant d'une réunion à l'autre d'un exécutant à l'autre subissait soit des coupures, soit des développements sans qu'on soit gêné par des anachronismes ou des contradictions. Autour du noyau principal s'accumulaient des détails pour mieux en faire ressortir la valeur, de nouveaux épisodes surgissaient pour mettre en lumière les héros, etc.

Cette riche et abondante matière pleine de sève populaire et nous apportant des témoignages directs sur les usages, les croyances, le mode de vie du milieu dont elle émane, mérite tout notre intérêt. Cet intérêt sera d'autant plus justifié que nous saurons mieux manier la richissime documentation mise ainsi à notre disposition. Ce maniement pour être productif de résultats doit avoir à sa base une méthode permettant d'aborder la matière folklorique suivant certains principes définis, d'en dégager les éléments constitutifs de chaque œuvre analysée, de classer enfin les indications ainsi obtenues dans un ordre adopté. En procédant de la sorte nous écartons de nous toute préoccupation de critique d'ordre esthétique ou logique. Ce qui nous importera surtout ce sera de ne point laisser passer inaperçus quelques indices pouvant sembler d'intérêt secondaire dans l'économie générale de l'œuvre que nous disséquons, alors qu'en réalité ce pourrait être un témoin



très précieux malgré ses apparences modestes et sans prétention. Autrement dit c'est moins à l'œuvre elle-même, prise dans son ensemble, que s'attachera notre attention, qu'à ce qu'elle a pu à travers son long cheminement laisser adhérer à elle, toutes ces brindilles ou morceaux de bois mort que charrie avec lui un courant.

Pour nous livrer à cet examen dans l'esprit que nous venons de définir nous nous servirons de la méthode préconisée par les folkloristes russes actuels qu'ils ont dénommée l'inventaire social-économique.

Il s'agit donc de passer la matière fournie par une œuvre de folklore à travers plusieurs cribles. La première opération nous permettra d'établir le *milieu naturel* dans lequel évolue la narration : cosmos, météorologie, flore, faune, anthropologie. Nous verrons alors quel horizon se reflète dans l'œuvre analysée, si on y découvre quelque influence étrangère, etc. En second lieu, nous essaierons de dégager tous les éléments du récit qui ont trait au *milieu économique* que nous fait connaître le récit : habitat, vêtements, armes, diète alimentaire, voies et moyens de communication, modes d'existence (agriculture, chasse, pêche, élevage), professions (commerce, monnaie, etc.).

Ayant élucidé sur quelle base naturelle et économique repose la société humaine dont on nous conte les fastes, nous pouvons alors passer à l'examen des rapports sociaux en relevant toutes les allusions à la famille et sa structure, aux classes, à l'Etat, pour finir, en dernier lieu, par ce qu'on appelle « superstructure » en langage matérialiste, soit la religion, les arts, les sciences, les habitudes et les usages.

Comme objet de cette analyse raisonnée nous avons choisi un poème épique kurde très connu intitulé *Mêm o Zin*, le premier nom étant celui d'un prince du Yémen et le second d'une princesse de Djeziret-ibn-Omar sur le Tigre (cf. *Die Mundart der Mukri-Kurden*, par Oskar Mann, Berlin, 1909). L'intervention des fées permet à ces jeunes gens de faire connaissance et de se prêter serment de fidélité, Zin ayant été transportée une nuit dans la chambre de Mêm et puis emportée de nouveau chez elle par la voie des airs. Le jeune homme

tombé amoureux parvient, après mille péripéties et malgré tous les obstacles à rejoindre la jeune fille, mais de sombres intrigues d'un Ka Bekir les empêchent de s'unir. Mêm meurt après avoir subi un emprisonnement et Zin le suit dans la tombe. Bref, thème d'amour malheureux bien connu, mais traité sur un fond kurde que nous allons maintenant soumettre à l'examen selon les principes énoncés plus haut. Il est bien entendu que nous n'allons pas entreprendre ici la minutieuse énumération de tous les traits caractéristiques que nous avons pu relever en nous livrant à l'analyse du poème. Nous ne signalerons que certains points les plus frappants, mais nous tenons à remarquer en passant que, au point de vue de l'étude méthodique d'un folklore donné, il importe certainement de constituer un fichier dans lequel seront conservés tous les renseignements qu'on aura pu retirer ainsi. C'est cet ensemble qui permettra de se faire une idée générale précise.

Nous commençons notre examen par le *milieu naturel*. On y constate les conceptions cosmiques telles que les enseigne la religion musulmane : la terre reposant sur un taureau et une baleine, les sept ciels, etc. Mais à côté de ces lieux communs connus il est très curieux de déceler les survivances de l'époque antéislamique, les vestiges du culte du soleil. C'est ainsi, en effet, que le prince Mêm retenu à son âge scolaire dans un local où la lumière du jour ne pénètre jamais, en jouant avec son ami d'enfance brise le carreau qui laisse passer un rayon de soleil. Les enfants s'exclament : « C'est un Dieu ! » et veulent attraper le rayon. Plus tard, le professeur leur explique ce que sont le soleil et la lune, le jour et la nuit, que Dieu est le seul maître. Il n'en reste pas moins que cette allusion au rôle divin du soleil est très significative. Les témoignages ne nous manquent pas qui indiquent que les Kurdes ont conservé des souvenirs de la religion qu'ils professaient avant d'être musulmans. Ainsi Djeladet Ali Bey Badir Khan nous rapporte un texte kurde qui serait daté de l'année 19 de l'Hégire, soit au début même de l'Islam :

Les temples d'Ormuzde sont démolis, les feux sont éteints,
Les grands se sont cachés.

Les cruels Arabes mirent en déroute les Kurdes,
Les Kurdes se retirèrent aux limites de Charezour.
Les femmes et les filles furent faites prisonnières,
Les héros furent tués en embuscade.
La loi de Zoroastre resta sans mains,
Ormuzde n'a plus de clémence pour personne.

Il existe d'ailleurs, même de nos jours, un groupe kurde particulièrement renfermé, celui des Yezidis ou adorateurs de Satan, dont les croyances ont un caractère syncrétique bien marqué, chez qui l'adoration du soleil s'est maintenue. Comme le dit un des observateurs européens (L. Krajewski, « Le Culte de Satan », *Mercure de France*, 15 novembre 1932), le yezidi ne prie jamais. Exception, cependant, est faite en faveur du soleil. Au moment où il paraît, le yezidi doit se prosterner trois fois devant lui et dire :

« Le soleil s'est levé sur moi. O malheureux ! Lève-toi et fais ta profession de foi. Il n'y a qu'un Dieu et Cheik Addi (fondateur de la secte) est l'ami de Dieu. Salue Cheik Addi, la grande coupole sous laquelle il se trouve, et témoigne que la race yezidi est sortie du bras de Cheik Addi. »

Après cela il baise la place touchée par les premiers rayons et plantant en terre une pierre chargée de représenter le sanctuaire de Cheik Addi, il en fait trois fois le tour. Ce faisant, il lui est interdit de voir qui que ce soit appartenant à un autre culte ou d'être vu par lui.

Cependant l'Emir Kamuran Ali Badir Khan dans sa communication sur « le culte du soleil chez les Kurdes » (*Atlantis*, n° 54, VII-VIII, 1934) ne croit pas que les Yezidis soient des adorateurs du soleil. Néanmoins, il remarque que « les fervents embrassent même la lumière matinale sur le tronc frais des arbres », petit détail qui n'est pas sans valeur.

Nous avons, enfin, un témoignage selon lequel le missionnaire chrétien du IV^e siècle, Soubhalemaran, convertissait des Kurdes adorateurs du soleil (cf. notre étude « Les Kurdes et le Christianisme », *Revue de l'Histoire des Religions*). En

présence de toutes ces indications il paraît qu'on peut tout au moins admettre certaines survivances zoroastriennes chez les Kurdes dont l'Islam est, d'ailleurs, assez particulier et sujet à caution comme nous avons essayé de le démontrer dans notre étude intitulée « Une apologie Kurde du Sunnisme ».

*
**

Avant de quitter le milieu naturel se reflétant dans notre poème il suffira de remarquer qu'en ce qui concerne l'homme, les notions sont à la fois et d'une extrême précision physiologique puisqu'on y mentionne, entre autres, que la grossesse dure 9 mois 9 jours 9 heures et 9 minutes et d'un certain vague fabuleux, car le prince Mêm ainsi que son ami et servant Bangina ont été conçus grâce à la consommation d'une pomme de paradis par leurs parents.

A noter encore, ce qui est d'ailleurs une croyance musulmane commune, que le siège du courage et de la vitalité se trouve dans le foie. On rencontre plusieurs fois cette mention dans le poème.

Nous croyons devoir mentionner, à titre d'antithèse, que le poème contient plusieurs allusions à des pleurs abondants. Nous n'y voyons guère un trait caractéristique pour les Kurdes, mais nous nous rappelons avoir lu chez M. Smirnov, un bon connaisseur de Persans, que ceux-ci sont, d'une façon surprenante chez les personnes adultes, sujets à des pleurs insolites chez les Occidentaux.

*
**

En passant au domaine économique nous constatons que le poème reflète le stade urbain de la vie. Habituellement, quand il s'agit des Kurdes on est plutôt porté à les considérer surtout sous un aspect de vie nomade par excellence. Nous n'ignorons certes pas que ce point de vue est justifié et qu'il existe encore de nombreuses tribus kurdes nomades ou semi-nomades. Nous avons essayé d'en dresser la liste dans une étude publiée en russe. Les transhumances des nomades kurdes n'ont pas encore fait l'objet d'un travail suffisamment complet.

Pour notre part, nous avons eu l'occasion de nous en rendre compte en ce qui concerne certaines tribus qui hivernaient en Mésopotamie et qui avaient leurs estivages sur les montagnes du plateau iranien aux abords du lac d'Ourmiah. La ligne des hostilités turco-russes (cf. notre article « Système routier du Kurdistan » dans la *Géographie* de mai-juin 1935) s'est trouvée juste séparer les estivages des hivernages de ces tribus qui en ont beaucoup souffert. Nous savons qu'une des conséquences indirectes de cet état de choses préjudiciable pour la nomadisation a été la sédentarisation forcée de certains éléments qui ont perdu beaucoup de bétail. Or, pour en revenir à notre poème, nous n'y relevons aucune trace de nomadisme, sauf peut-être dans un sens péjoratif quand il est question d'une expédition punitive envoyée pour percevoir des impôts sur des nomades récalcitrants.

« J'ai pensé que tu étais chef des soldats partis pour mettre à raison ces tribus » dit Zin à Mém.

A ce propos il n'est pas déplacé d'indiquer que pour obtenir le paiement d'impôts, les Turcs organisaient quelquefois des embuscades à l'endroit où telle tribu nomade était forcée de passer, notamment à un pont sur le Grand Zab. Certain mépris qui se manifeste à l'égard des nomades dans le poème n'empêche point cependant, qu'une coutume bien nomade y soit mentionnée comme très naturelle et nullement ridicule, celle notamment de nouer en signe de deuil autour du cou un morceau de toile noire qui sert à confectionner la tente.

Toujours est-il que le poème nous place dans un milieu purement urbain. Nous y voyons, par exemple, la ville de Yemen, image conventionnelle bien entendu, qui possède 40 portes et 40 quartiers (le chiffre de 40 étant fréquemment employé en Orient musulman). Par contre, la ville de Djezira serait moins importante puisque l'ancien vizir qui en révèle l'existence au roi Brahim dit : « Je suis ta victime, la ville de Djezira est là, au Midi ; pendant 7 ans (un autre chiffre préféré) le padichah ton père me l'a donnée comme émoluments, elle ne suffisait pas à mes dépenses ».

Nous ne croyons pas d'ailleurs que cette description soit conforme à la vérité, car sur les anciennes cartes de cette

partie du Kurdistan on voit l'inscription « Imperium Bohtanorum » dont Djezira était précisément la capitale. Nous croyons donc plutôt que c'est un indice permettant de présumer que la variante du poème dont nous nous servons émane d'un milieu défavorable à l'ancienne splendeur de Djezira.

Villes de Yemen et de Djezira, symboles poétiques, font cependant penser à d'autres centres urbains kurdes dont parle longuement le voyageur turc du XVII^e siècle Ewliya Tchélébi, que nul kurdisant n'ignore, tels, par exemple, que Bayazid dans le Nord ou Senneh dans l'Ardelan, deux centres littéraires remarquables auxquels on ajoutera Suleymaniyeh, résidence de la famille féodale des Babans. Combien d'autres villes et bourgades, d'ailleurs, soit en Turquie — Diarbekir, Mardin, Ourfa, soit en Mésopotamie — Rawandouz, Raniya, Koï Sandjak, Mossoul, soit en Perse — Saoudj Boulak, Baneh, Ouchnou, etc., la liste n'étant point complète, suffisante, cependant, pour permettre à notre avis, d'affirmer sans crainte de contradiction que l'évolution kurde ne s'est nullement arrêtée à un stade pastoral et nomade, mais connaît également un cadre urbain. Cadre urbain suffisamment développé quand on lit dans notre poème comment on a construit le « château bigarré » (bourdja belek) de Mém, en brique alternativement en or et en argent, ce qui explique bien son nom, ayant de nombreuses fenêtres. Le palais était si élevé qu'il touchait le 7^e ciel et on y entendait la voix des anges. Le palais de Zin n'était pas d'ailleurs moins splendide. Haut comme une chaîne de montagnes, il a été l'œuvre des architectes des Indes et des maçons de Boukhara et on a fait venir la chaux du Tarikistan, pays mystérieux pour tous les commentateurs. Les briques en étaient en or et en pierres précieuses.

Exagérations poétiques, certes, mais pour quelqu'un qui tant soit peu connaît le Kurdistan il y a cependant une bonne part de vrai à retenir et à signaler. Le poème nous fournit, entre autres, un détail d'architecture très caractéristique pour les demeures seigneuriales kurdes, qui est cette disposition en damier de l'appareil, cette alternance des couleurs foncée et claire. Ce principe est appliqué, par exemple, à Tchehrig Kala, dans la province de Somaï-Bâradost, Perse, et également à

Khochab, Turquie. D'autre part, nous ne devons être nullement étonnés qu'il y ait des habitations kurdes à quelques étages. Nous pouvons apporter à ce propos un témoignage personnel d'avoir vu dans une région kurde particulièrement inaccessible, le Shamdinan (cf. notre article sub voce dans l'*Encyclopédie de l'Islam*), une belle maison à 4 étages, qui servant de résidence à la famille des Cheikhs de Nehri.

Bref, pour nous résumer sur ce point particulier, nous croyons pouvoir souligner le fait trop souvent ignoré ou insuffisamment mis en lumière qu'il existe bien un milieu citadin kurde avec les activités qui lui sont propres dans le domaine intellectuel ou économique et avec un niveau social respectif. Ceci doit être signalé non seulement pour remplir une lacune, mais surtout pour redresser certaines erreurs d'appréciation qu'on peut commettre facilement dès l'instant que l'on considère le milieu kurde comme n'ayant pas dépassé la phase nomade qui, tout en présentant des traits forts curieux et dignes d'intérêt, n'en est pas moins un stade inférieur d'évolution. Il y a bien des phénomènes sociaux qui dénotent une certaine finesse que nous serions embarrassés d'interpréter si nous en restions toujours à l'idée d'une société kurde nomade et pastorale.

Nous allons aborder maintenant le chapitre des rapports sociaux qui embrasse un grand nombre de faits dont nous ne pourrions cependant, étant limité par le cadre de notre exposé, citer que quelques-uns.

Peu de chose à dire sur la famille, sauf l'importance qu'on attribue à la naissance d'un fils. Le roi Brahim et son vizir, qui en étaient privés tous les deux, ont même commencé un pèlerinage à La Mecque pour implorer l'intervention suprême. Mais une heureuse solution est donnée grâce à l'envoi de la pomme du paradis déjà mentionné. L'amour paternel et maternel pour le prince Mêm sont décrits d'une façon très expressive.

Rien de particulier n'est à signaler concernant l'éducation, si ce n'est qu'elle est très soignée et que le prince est élevé pour être à la fois bon chevalier et homme instruit.

Du point de vue religieux, sauf l'allusion à l'adoration du soleil que nous avons relevée à sa place, le poème tout entier est imprégné d'un esprit musulman très orthodoxe. Il abonde en appels à Dieu, en mentions fréquentes de prières réglementaires, il exalte le caractère sacré du serment prêté sur le Koran. On y trouve cependant aussi quelques rappels furtifs du mysticisme musulman, le soufisme, dont l'orthodoxie n'est point parfaite, mais qui a une forte prise sur les Kurdes. La société kurde est, en effet, bâtie à la fois sur deux plans : le plan tribal, le plan mystique de confréries soufies, les deux se confondant quelquefois quand la dignité du chef spirituel et temporel est cumulée par la même personne (cf. notre article « Les Kurdes racontés par eux-mêmes », dans *l'Asie Française*, mai 1925). Deux confréries sont surtout répandues au Kurdistan : les Kadris et les Nakchbendis. Or, notre poème mentionne les deux en parlant de leurs « couvents » respectifs qui s'appellent *tekié* chez les Kadris et *Khanegah* chez les Nakchbendis. On y dit notamment que d'un côté de la mosquée à Djezira se trouvait une tekié et de l'autre une khanegah. Il est question également du fondateur de la confrérie des Kadris, Abd-el-Kader El Djilani, dont le tombeau, dit *ghaws*, à Bagdad, est connu comme un lieu de pèlerinage particulièrement vénéré et fréquenté.

A côté de ces deux manifestations d'esprit religieux kurde, l'orthodoxie musulmane et le mysticisme, le poème nous fait connaître, enfin, les croyances populaires, le merveilleux. Nous y rencontrons les *péri*, les fées, qui se transforment en colombes et sous ce déguisement transportent par la voie des airs la princesse Zin chez le prince Mém. Dans une autre variante du même poème on parle aussi d'un terrible dragon qui se transforme ensuite en un magnifique coursier qui servira au prince. Dans une variante du poème on trouve tout un passage consacré à la magie (cf. *Hawar*, n° 10, 23 octobre 1932) : « Avec son bâton Beko traça sur le sol un cercle au milieu duquel il plaça un entonnoir et sur l'entonnoir il déposa un miroir qui révélait le monde et ses habitants. Au bout d'un moment, des figures apparurent sur le miroir, puis

surgit le palais de Mêm et l'aventure de cette fameuse nuit s'est déroulée ».

En matière religieuse, le poème nous offre ainsi une grande variété d'idées. Non moins riche est le domaine d'usages sociaux reflétés dans le poème dont voici quelques-uns. Quand Zin et Mêm se jurent réciproquement la fidélité ils échangent en même temps des anneaux et des mouchoirs qui confirment en quelque sorte leurs fiançailles. Il est intéressant de remarquer à ce propos que cet usage, avec quelques détails en plus, est observé dans certaines sectes hétérodoxes en Perse lors de la cérémonie de l'initiation d'un nouveau membre.

Une autre coutume à signaler, lorsqu'il s'agit d'un malade, est celle de faire promener autour de lui trois fois une brebis qu'on sacrifie ensuite pour que la santé revienne. On en trouve le reflet dans la formule prononcée par le roi Brahim quand il est inquiet pour la santé de son fils Mêm.

Dans le même ordre d'idées, pour honorer une personnalité à son arrivée, comme on l'a fait pour Mêm à Djézira, on immole un mouton après l'avoir promené autour de l'hôte trois fois, celui-ci étant tenu de faire passer son cheval par dessus la bête immolée. Cet usage s'appelle *gáv-gárdûn*, qui est un terme persan, le même usage étant, en effet, observé en Perse.

Lors de la mort on danse en pleurant autour du défunt en signe de deuil, ce qui s'appelle *Câmbür*. Les amis viennent et disent en s'adressant au défunt « que ta tête se porte bien », *sarit khozh bê*. On fait la même exclamation, *bângi khôshî*, en quittant le cimetière après l'enterrement.

L'hospitalité, qui est une des principales vertus kurdes, est mise en relief dans le poème. Il est à souligner tout particulièrement, la coutume kurde, sur ce point différant des habitudes musulmanes en général, que chez les Kurdes, la femme, en l'absence de son mari, peut très bien recevoir un étranger qui vient à la maison. Ainsi Mêm est reçu par Khatoun Astî dont le mari n'est pas là.

Une autre coutume encore, très méritoire, est à signaler, celle d'aide collective à quelqu'un dont la maison a péri dans un incendie.

Il nous reste à dire que la structure féodale est rendue dans le poème d'une façon très complète. Que ce soit l'organisation civile, on y voit un tableau fidèle du *diwan* ou l'assemblée du chef entouré de ses scribes, de gouverneurs, vezirs et vekils, de soldats. Le bourreau y figure aussi. D'ailleurs le courroux du roi Brahim peut être terrible. Il pourrait éventrer des centaines de fonctionnaires et dévaster la moitié du royaume si quelque chose le contrariait. Au point de vue militaire, il est question d'une armée de 12,000 hommes, bien payés et avec un arsenal, des trompettes et des drapeaux.

En fait de classes sociales la couche supérieure est surtout décrite dans le poème. A côté d'elle on voit une nombreuse domesticité et il n'est pas sans intérêt de retenir qu'un serviteur, même aussi proche que le fut Bangina élevé avec le prince Mêm peut être offert comme présent. Mêm l'a offert, en effet, à Mir Zendin de Djezira. Le domestique, en présence du maître doit observer une attitude soumise appelée *dâstau nâzâr*, les deux mains croisées sur la poitrine et le regard fixé sur la bouche du maître. Aucun geste, aucune déviation du regard ! Après les domestiques, d'une façon indirecte, le poème nous fait entrevoir une classe inférieure. Le prince Mêm dans un certain cas pourrait être déshonoré à un tel point qu'on dirait de lui : c'est un berger de moutons ou un pâtre de boeufs. Incidemment sont mentionnés les marchands et les docteurs, les derviches. Sauf ces derniers, d'ailleurs, ils semblent être plutôt des éléments étrangers et peu liés à la société kurde proprement dite. A noter, enfin, que le poème contient une allusion à des femmes de mauvaise vie : *hîz, qâhbâ* dont s'est servi pour ses sombres intrigues un ennemi du prince Mêm (p. 58 texte kurde).

*
**

Nous avons ainsi, en nous servant de l'inventaire social-économique passé en revue rapide les grands traits du poème kurde.

Nous croyons avoir démontré qu'une pareille analyse n'est pas dépourvue d'utilité et appliquée sur une plus grande échelle

peut servir au classement d'un ensemble des œuvres de folklore d'un groupe ethnique étudié. En ce qui concerne le spécimen que nous venons d'examiner on pourrait conclure que le poème tout en contenant bien des détails et des survivances curieux, reflète surtout un mode de vie caractéristique pour une société de structure féodale. C'est elle, en effet, qui domine, la narration se déroulant autour d'un thème d'amour entre les deux représentants des familles féodales. Cette constatation correspond d'ailleurs à la réalité historique. La société kurde s'est épanouie surtout sous des traits féodaux (cf. notre étude sur « La féodalité kurde » dans la *Revue du Monde musulman*) quand elle a pu jouir d'une certaine indépendance. Cette évolution a été arrêtée vers le milieu du XIX^e siècle à la suite d'un conflit avec la raison d'Etat turque, de sorte que les éléments qui se sont constitués dans les centres urbains sous l'égide de la féodalité ont été faussés dans leur essor. Toutefois le cours plus récent des événements, depuis la guerre, permet de supposer qu'après les phases purement tribale et féodale le milieu kurde pourra continuer son évolution dans un autre sens. Avec une certaine activité scolaire et littéraire qui se manifeste maintenant chez les Kurdes on peut s'attendre à l'avènement de nouvelles couches sociales qui imprimeront au milieu kurde un caractère plus moderne dont cette très belle race aryenne est certainement très digne.
